

HOME

Magrit Coulon



DOSSIER DE PRESSE

FESTIVAL DE LIEGE
Festival international des arts de la scène / Liège - Fédération Wallonie-Bruxelles

personne contact :
Catherine De Michele - presse@festivaldeliege.be



© Dominique Houcmant / GOLDO

"Home" de Magrit Coulon, la révélation de l'édition 2020 du festival Factory.

Au festival Factory, les vertus étourdissantes de l'observation

Jusqu'à samedi, l'événement liégeois habite la Caserne Fonck : s'y plonger pour tâter de la vitalité des scènes d'aujourd'hui. Et découvrir «Home», pépite signée Magrit Coulon.



Le trio de "Home", étourdissant voyage entre deux âges. © Dominique Houcmant / GOLDO

Du silence étiré aux voix enregistrées

L'observation encore, à un degré étourdissant de précision, a permis à la toute jeune metteuse en scène Magrit Coulon de mener vers le public ce qui fut d'abord un travail de fin d'études à l'Insas. Home (comme le foyer en anglais et le nom donné en Belgique aux résidences médicalisées pour personnes âgées) s'est nourri d'une recherche documentaire au sein d'une maison de retraite à Ixelles.

Un tapis blanc, un piano droit en retrait, une table, des chaises, une radio, une desserte, des plantes vertes. Une horloge et le bruit des secondes. Une femme est attablée, doigts tremblants, mâchoire crispée. Une autre s'appuie sur un déambulateur pour gagner le fauteuil au côté opposé de la pièce. Un homme semble contempler l'extérieur à travers les rideaux. Le temps et le silence emplissent tout. La lenteur, la mesure de chaque geste, l'effort qu'il coûte, la victoire qu'il représente lorsqu'il atteint son but: s'asseoir, réussir à ouvrir le carton de jus, en servir un gobelet.

Carole Adolff, Anaïs Aouat et Tom Geels se montrent presque autant sculpteurs qu'acteurs, dans des compositions saisissantes jusqu'aux raclements de gorge, aux bruits de bouche, aux rapides clignements de paupières, aux regards complices ou soudain absents, aux assoupissements furtifs. Cette pièce commune, lieu théorique du partage, condense les solitudes dans leur attente sans objet. Tableau saisissant jusque-là, dans son mutisme placide, Home bifurque – sans rien céder de sa minutie dans l'interprétation – pour englober des paroles de résidents. Aux voix enregistrées (une chanson d'abord, des presque monologues ensuite, un dialogue frisant le burlesque), les jeunes comédiens prêtent leurs traits, leurs attitudes, la palette complète des détails et inflexions sonores.

On est loin au-delà du playback: dans une compréhension intime, intense, de ces âges extrêmes, si loin de ceux de ces artistes en devenir. À l'écoute de l'ordinaire et de l'étrange, ils y plongent avec autant de respect que d'irrévérence fantasque, et sans l'ombre d'une moquerie. Un travail d'ombre et de lumière, d'humour et d'humilité, d'engagement et de nuance, qui fait entendre jusqu'aux disparités sociales de leurs interlocuteurs. Une vraie, une grande, une importante découverte.

Durant quatre jours, des spectacles fraîchement terminés ou en cours de gestation sont présentés à un public amateur de découverte.

Cowboy ou retraité, tout le monde a une histoire

« Bruits d'eaux »

Ils ont quitté leur pays pour un ailleurs meilleur... et ils ont chaviré. À cent mètres des côtes ou en pleine mer, abandonnés de tous, oubliés de tous... sauf d'un personnage sans nom, travaillant pour le ministre des enfers, qui tente de faire le relevé des morts peuplant le fond des mers. Et de nous raconter leur histoire.

Dans un mélange de fureur et d'exaspération, Hugo Pereira de Castro interprète magistralement ce texte de Marco Martinelli mis en scène avec Martine De Michele. Il s'énervait constamment... mais raconte l'histoire de chacun des numéros qu'il a réussi à déchiffrer. Comme s'il avait vécu leurs périples, leurs rêves, leurs tourments, leur mort. Vous-souf, la grande gueule qui pilotait sur la lagune le petit bateau de son patron. Les occupants d'un bateau de pêche laminés par l'hélice d'un navire. Jasmine, la Nigérienne qui a tout subi avant même d'embarquer. Entre réalisme et onirisme, ces *Bruits d'eaux* font remonter du fond des océans des milliers de vies et de rêves oubliés. J.-M.W.

Vendredi 6 mars à 19 h et samedi 7 mars à 20h30

« Cowboy »

Quatre cowboys d'opérette dans un désert jonché d'écorces de cacahuètes : avec « Cowboy », Delphine De Baere et ses complices nous entraînent dans un univers absurde où chacun tente de trouver un sens à sa présence en ce monde.

Un cowboy à l'épouvantable accent américain, un virago s'agitant en tout sens, un macho de western spaghetti et un cadavre qui se relève pour engueuler copieusement ses camarades, infoutus de faire leur job correctement.

Apparemment, l'homme est l'auteur de cette histoire. Mais voici qu'un des autres, n'y tenant plus, lui balance qu'il écrit mal ! Drame !

L'homme est très sensible et doit être consolé par ses comparses... Au bout de quelques minutes, on accepte ou on rejette en bloc cet univers délirant où tout vient se mélanger : gosses à vous fendre le cœur, digression sur l'art de la métaphore, mythe de la... Taverne, hip-hop, Maréchal Pétaïn...

Une version rétro-contemporaine (entre western et théâtre dans le théâtre) d'un Beckett au pays de John Wayne qu'on aurait pu simplement baptiser *En attendant Django* ! J.-M.W.

« Home » Tous les vieux sont d'anciens jeunes

JEAN-MARIE WYNANTS

Quoi de plus passionnant qu'une véritable découverte ? Un moment où, pénétrant dans une salle, on ignore totalement ce qui nous y attend ? C'est ce que propose actuellement, le festival Factory mis sur pied par le Festival de Liège et La Chaufferie-Acte 1, au Manège Fonck à Liège.

Dédié aux compagnies et artistes émergents, Factory propose des spectacles terminés (lire ci-contre) et d'autres, en cours de création, livrant à un public avide de découvertes quelques bribes de ce qu'ils seront demain.

Dans cette dernière catégorie, on peut découvrir les choses les plus diverses. *Avez-vous intégré le principe de réussite* mêle vidéo, marionnettes et jeu d'actrices avec les excellentes Audrey Dero, Sandrine Hooge et Catherine Mestousis. Isabelle Darras y explore ce monde dans lequel chacun est sommé de trouver sa place et d'oublier ses rêves d'enfants pour se conformer aux supposés besoins de la société. En une vingtaine de minutes, la petite équipe livre quelques pistes réjouissantes dont une interview de gamine qui dérape subitement et un rendez-vous dans une sorte de pôle emploi qui sent le vécu, nappé d'une solide dose d'humour noir. Prometteur. (vendredi 6 à 20 h).

Dans un tout autre style, *Continent Noir*, conçu, écrit et interprété par Sarah Espour se situe à la lisière du théâtre et du concert. La jeune interprète, accompagnée de deux musiciens, possède une voix qui porte remarquablement les titres chantés mais ceux-ci doivent encore trouver leur interaction naturelle avec les parties théâtrales où se dessine une relation au sexe ambiguë, qui intrigue et interroge. (Vendredi 6 à 20 h 30 et samedi 7 à 19 h).

Le fond et la forme

Deux autres propositions sont encore clairement au stade de la réflexion. *Tu seras un homme mon fils*, d'Emmanuel De Candido, entend évoquer la relation entre le jeune comédien et un père qu'il a peu connu mais dont la vie fut tout sauf un long fleuve tranquille. Pas de spectacle encore mais une présentation de ce que celui-ci pourrait devenir. Et le moins qu'on puisse dire c'est que le narrateur, avec humour et sens du récit, sait captiver son public et donner terriblement envie de découvrir le produit fini. (Vendredi 6 à 17 h et samedi 7 à 15 h 30).

Quant à *Le Site*, de Nicolas Mouzet Tagawa, c'est à la fois la proposition la plus obscure à ce jour... et la présentation la plus passionnante par un jeune homme véritablement habité par son sujet, expliquant remarquablement la genèse de celui-ci, son propre parcours plutôt inhabituel, sa manière de travailler et l'utilisation d'une maquette figurant le futur décor qui est littéralement un acteur à part entière du projet. Une présentation captivante alliant expérience vécue, érudition, clarté du propos et références pertinentes sur la question de la parole dont ces deux perles : « Pourquoi faut-il que la parole appartienne à quelqu'un même si ce quelqu'un la prend ? » (Fernand Deligny) et « La forme c'est le fond qui remonte à la surface » (Victor Hugo). Autant dire qu'on a déjà très, très envie de découvrir le résultat de cette recherche au long cours.

Une fois aboutis, la plupart de ses projets, tout comme les spectacles déjà créés (*Carnage*, *Home*, *Cowboy*, *Je suis une histoire*, *Bruits d'eaux*) sont attendus durant la saison 20-21 sur diverses scènes : Maison de la culture de Tournai, L'Ancre à Charleroi, Mars-Mons Arts de la Scène, Festival de Liège, Manège Fonck, Théâtre National, etc.

Factory, jusqu'au samedi 7 mars au Manège Fonck à Liège, www.festivaldeliege.be

J.-M.W.

Que nous raconte la vie d'un homme pour personnes âgées ? Peu de chose très souvent car on ne fait qu'y passer en évitant de s'y attarder. Magrit Coulon a choisi, au contraire, d'y passer de longues heures à l'écoute des pensionnaires. Et du silence lié au temps qui passe inexorablement.

Sol blanc, tenture blanche bouchant la vue vers l'extérieur, table blanche... Au milieu de cet univers aseptisé, un homme et deux femmes. Gestes lents, hésitants, mimiques qui semblent chercher ce qu'elles pourraient bien signifier. Petits gestes d'un quotidien qui s'étire au rythme lancinant de l'horloge dont les spectateurs entendent le tic-tac régulier et peuvent suivre la lente progression des aiguilles.

Inspiré par un long travail de recherche et de rencontres avec les pensionnaires de la résidence Malibrans à Bruxelles, ce spectacle ne manque pas d'audace. Durant 1 h 30, il met le public face à un univers où il ne se passe quasiment rien, où le temps s'égrène à petit pas. L'homme planté devant un rideau blanc semble observer une scène extérieure dont nous ne savons rien et que lui-même ne voit sans doute pas, perdu dans ses pensées. Une des deux femmes est assise à la table au centre de l'espace, le visage s'animent parfois de quelques

grimaces, les mains se déplaçant lentement, sans but. La deuxième arrive à petits pas, appuyée à son déambulateur, traversant tout l'espace pour aller s'affaler dans un fauteuil... Le silence règne, à la fois pesant et étonnamment présent. Il est si rare de voir sur scène trois personnages qui n'enchaînent pas les répliques dans d'inévitables joutes verbales.

Le temps et le silence

Parfois, ce silence se brise. La voix du vieil homme s'élève : toussotements, bribes de phrase sans importance, parfois sans queue ni tête. Chaque membre du trio s'exprime à l'un ou l'autre moment. Parfois pour un court ping-pong verbal tournant très vite au dialogue de sourds. Mêmes questions, mêmes réflexions, mêmes réminiscences du passé qui surgissent tout à coup sans raison : « Et tousser, et tousser, et tousser... », « La maison est vendue », « C'est pas chez moi ici. On est passé par ici parce qu'on est passé par ici »...

Ces mots ne sont pas ceux de la metteuse en scène mais ceux des pensionnaires de la résidence Malibrans, enregistrés sur place. Ce sont leurs voix que

Trois existences qui se côtoient dans un monde qui s'effrite de plus en plus au rythme du lent tic-tac de l'horloge.

© DOMINIQUE HOUQUANT

l'on entend comme si elles sortaient de la bouche des trois comédiens se livrant à un époustouflant exercice de play-back. Car c'est bien là qu'est la force, l'audace et la totale réussite de ce spectacle. Les trois vieillards sont interprétés par Tom Geels, Carole Adolff et Anaïs Aouat. Trois jeunes gens n'utilisant ni maquillage, ni perruque ni aucun artifice de vieillissement. Ils se contentent d'adopter les postures physiques de leurs modèles, la lenteur des gestes, les regards perdus, les longs moments figés, les sourires qui renaissent parfois pour disparaître dans les limbes des souvenirs. Entre réflexions hilarantes et moments bouleversants.

Entre deux scènes, deux d'entre eux (en alternance) redeviennent eux-mêmes d'un seul coup, déplacent le décor, rendant celui-ci de plus en plus délabré à l'instar de ces vies qui s'effondrent petit à petit. Puis, à l'unisson, leurs jeunes corps plein d'allant se figent, se ploient et redeviennent vieillards. Nous rappelant magistralement que chacun de celles et ceux qui sont là, oubliés de tous et parfois d'eux-mêmes, dans ces homes et autres résidences, ont été ces jeunes gens dont les rêves et les souvenirs resurgissent çà et là dans le lent écoulement de leurs dernières années.

Vendredi 6 mars à 20 h et samedi 7 mars à 20 h 30



« Je suis une histoire »... comme chacun de nous

Tout le monde a déjà poussé la porte du Lautrec. Il s'appelle le Gambrinus, le Café du Peuple, Chez Jojo ou le Pub mais il aurait pu s'appeler le Lautrec. Il est situé dans un village où tous les autres cafés ont disparu, les uns après les autres. Où l'avenir lui-même a disparu avec les rêves évanouis et où il ne reste que du gris, dans le ciel, sur les murs, dans les âmes.

On y trouve la même serveuse qui a rêvé d'aventures lointaines et se retrouve à fricoter avec Marai, l'ancien souffredouleur du village, devenu la petite frappe du coin... en attendant le grand départ. On y croise Jeannot, le philosophe de comptoir qui a bourlingué dans le monde entier. En tout cas, c'est ce qu'on raconte. Depuis, on le retrouve chaque jour sur le même tabouret. Parfois, il lance : « Allez, mets un verre pour la route ! » Mais il ne part jamais.

Ceux qui sont partis

Il y a aussi Dany qui, lui, est parti. Aux États-Unis. Depuis, on l'appelle l'Américain et tout le monde est sous le charme quand il repasse au village. Et puis il y a ceux dont on se souvient : Lisette l'épicière, chez qui tout le monde allait acheter des tonnes de friandises pour entretenir ses caries. Patrick, le champion de billes, qui le jour où son adversaire croyait pouvoir enfin le battre dans la cour de récré ne s'est pas montré. On ne l'a jamais revu. Une histoire de papier pas en règle. Patrick avait été renvoyé en Afrique.

Assunta, elle, n'a plus bougé du village depuis le jour où elle est arrivée de son Italie natale. Mais tous les dimanches, elle s'installe dans un fauteuil et écoute la cassette sur laquelle elle a enregistré les cloches de l'église de son village natal...

Avec deux sièges et un lampadaire, Anthony Foladore raconte simplement toutes ces histoires, si vraies, si justes qu'on a l'impression d'avoir tous passé d'innombrables soirées au Lautrec, d'avoir bu un verre avec Jeannot, d'avoir un peu dragué la serveuse, d'avoir parlé du Grand Canyon ou de New York avec Dany et d'avoir senti un petit pincement au cœur quand Lisette (la nôtre s'appelait Madame Lambion) a dû fermer son épicerie.

En toute sobriété, porté par les variations musicales de son complice Simon Fransquet et ce chant italien qu'il fredonne à plusieurs reprises, Anthony Foladore nous rappelle qu'il est une histoire, que nous sommes tous une histoire. J.-M.W.

A la Maison de la culture de Tournai et à l'Ancre à Charleroi durant la saison 20-21

LA DECOUVERTE : «HOME» DE MAGRIT COULON ****



Carole Adolff, Anaïs Aouat et Tom Geels dans «Home» de Magrit Coulon - © M.Briand_spectacle

"Factory", c'est un peu comme un volet d'exposition théâtrale. Une année sur deux, on côtoie des œuvres, parfois majeures, venues du monde entier. Factory, "la fabrique" montre chaque année des œuvres de la FWB en projet, en progrès ou achevées. L'expo devient alors un marché fréquenté par les programmeurs, des acheteurs potentiels qui leur donneront vie aux quatre coins de la Belgique ou en Avignon au Théâtre des Doms.

Certains vous tapent dans l'œil au premier coup d'œil, d'autres sont comme des promesses de fruit, à suivre, work in progress, d'autres proposent une idée, comme une charpente déjà solide. En groupant en un jour, pour les programmeurs et la presse culturelle, 8 de ces 12 tableaux/spectacles (de 20 mn à 1H30, vus de 11h du matin à 22H) le maître d'œuvre Jean-Louis Colinet, ancien directeur du Théâtre National, nous a fait vivre une solide expérience, passionnante.

Comme ce Home, séduisant et raffiné, produit par de jeunes étudiants à peine sortis de l'INSAS. Ils ont développé leur projet de fin d'études qui va au-delà de la simple promesse. La metteuse en scène, Magrit Coulon et ses trois acteurs Carole Adolff, Anaïs Aouat et Tom Geels ont longuement observé des "vieux" dans un home d'Ixelles,

pour reproduire leurs gestes avec une précision maniaque, saisissante, du corps, des jambes, des mains. Alors théâtre documentaire ? Non, ce matériau humain leur sert à faire un théâtre quasi métaphysique... et drôlissime sur le vide intérieur qui guette, la fuite terrible du temps, la rareté de la parole. Ces "jeunes" se présentent comme des "vieux" ravagés, aux gestes lents, aux corps recroquevillés, accrochés à leur support roulant, leur siège, ou à une table, comme autant de bouées de sauvetage. Leurs rares paroles au milieu d'une immense solitude font entendre des rapports de force rageurs, des éclats d'âme furtifs. Une tendresse lucide imprègne la mise en scène de ces trois vieux, barbouillés de confiture, parfois rassemblés autour d'un piano dissonant pour exister en attendant que le ciel leur tombe sur la tête...



🕒 05 mars 2020

L'info culturelle de 7h30

Foire du livre : Grégory Laurent - Factory à Liège : "Home" de Magrit Coulon

<https://vimeo.com/396424528>

LE FESTIVAL FACTORY OFFRE UNE VISIBILITE A DES ARTISTES EMERGENTS



HOME

Magrit Coulon et les comédiens Carole Adolff, Anaïs Aouat, Tom Geels s'intéressent à la vieillesse, à la vie dans les homes et l'étrangeté qui règne dans ces lieux. Pour cela, on va suivre trois vieillards au milieu de leur maison de retraite où il ne se passe rien, où on attend le médecin, une visite, un appel. Que faire quand les plantes vertes se transforment en forêt de sapin, que la tempête arrache les murs et qu'il n'y a personne pour servir le prochain repas ? La performance des comédiens est impressionnante. Il se fonde dans la peau d'une personne âgée, sans maquillages, sans déguisements, sans artifices. Seul l'attitude, la pose, un doigt qui tremble, des pas lents et hasardeux ainsi que les voix pré-enregistrée des résidents du home Malibran à Ixelles, serviront à symboliser les personnages. Un décor qui partira de plus en plus à vau-l'eau achève de faire de Home une belle réussite émouvante et originale.

Tous les chemins mènent au Home

le spectacle
DE LA
SEMAINE



Magrit Coulon : « On s'est demandé comment, avec des corps jeunes, évoquer des corps âgés. » © M. BRIAND

Pendant quatre jours à Liège, le festival Factory permet de découvrir les projets d'artistes émergents. Parmi ceux-ci, « Home » de Magrit Coulon pose un regard presque ethnographique sur la vieillesse.

N'allez pas vous méprendre ! Factory emprunte peut-être son nom au célèbre atelier new-yorkais d'Andy Warhol, il n'en reprend certainement pas l'esprit « superstar ». Là où l'homme à la peruque blanche faisait rentrer dans son loft branché des anonymes pour en faire des icônes plus ou moins éphémères d'une pop-culture avide de produire du mythe à la chaîne, la Factory liégeoise se penche au contraire sur des imaginaires faits main et profondément humains, des univers en devenir, bref des artistes émergents qui aspirent peut-être à la gloire mais travaillent avant tout à construire des récits proches de nous.

Dans un esprit de « laboratoire », Factory propose quatre jours à la découverte de projets à différents stades de leur développement. Certains ont déjà éclos en spectacle, comme *Cowboy* de Delphine De Baere, wes-

tern théâtral sur le vertige de l'Homme face à sa propre finitude, ou encore *Bruits d'eau* de Marco Martinelli, sur les drames de la migration. D'autres ne sont encore que des étapes de travail, à un moment clé qui nécessite une première confrontation au public. D'autres encore vous proposent une première lecture ou le récit d'une recherche pour recueillir vos impressions. Parmi les formes abouties, prêtes pour le baptême du feu, on trouve *Home* de Magrit Coulon, qui connaîtra sa première à Factory. D'abord conçu sous la forme d'un projet de fin d'études à l'Insas, *Home* a été repéré par Philippe Tazsman de la Chaufferie-Acte 1, qui l'a ensuite proposé à Jean-Louis Colinet, directeur du Festival de Liège, vaisseau-mère de Factory. Aujourd'hui coproduit aussi par le Théâtre national et la Maison de la culture de Tournai, *Home* est issu d'une recherche documentaire menée au sein d'une maison de retraite médicalisée.

L'INQUIÉTANTE ÉTRANGETÉ DES LIEUX

« J'ai d'abord passé plusieurs mois d'observation dans le Home Malibrans à Ixelles, se souvient Magrit Coulon. J'avais envie de me pencher sur cette vieillesse, justement parce qu'elle est absente de mon quotidien. Le lieu m'interpella aussi, le rapport au temps y est tellement différent. Théâtralement, ça m'interrogeait sur la lenteur, la rythmique scénique. » Tout en participant aux activités du home et en échangeant régulièrement avec certains résidents, la met-

teuse en scène se met à enregistrer certaines conversations. « Puis on a commencé à travailler avec les comédiens. On s'est demandé comment, avec des corps jeunes, évoquer des corps âgés sans tomber dans le grimage, les cheveux blancs ou les costumes. Nous voulions évoquer une vieillesse physique et non visuelle. On est parti du corps des comédiens pour aller vers la vieillesse, la lenteur, une foule de détails observés comme un doigt qui tremble, une hanche coincée ou un pied qui traîne. »

Sur la scène ? Une table, deux chaises, une horloge, un fauteuil, une radio. Dans cette salle commune, trois résidents attendent. Dans cet espace pour être ensemble, ils sont seuls. Qu'attendent-ils ? Le médecin, un appel, une visite ? Dans ce monde en vase clos, où le temps ne semble avoir de prise que sur les corps, le trio restitue l'inquiétante étrangeté des lieux. « Les scènes sont muettes mais, de temps en temps, les comédiens jouent en play-back sur les échanges que nous avons enregistrés. Ils se rapprochent physiquement de cette voix, par toutes sortes d'indices. Une respiration par exemple qui laisse imaginer une poitrine bloquée. L'idée, c'est de raconter des corps qui racontent autre chose. Quand on prend trois minutes pour aller jusqu'à son fauteuil, ça induit forcément un autre rapport au monde... »

CATHERINE MAKEREEL

► « Home » du 4 au 7/3, salle B9, Manège Fonck, Liège. Dans le cadre de Factory. www.festivaldeliege.be